

NOS HEROS D'AFRIQUE

VIII.—LE BON TURCO

Les turcos sont terribles au feu; leur haleine pour nos ennemis est immense; les Allemands les regardent comme des sauvages et, eux qui assassinent les femmes et les enfants, nous sont un crime d'employer ces noirs contre un peuple "civilisé".

Certainement les Africains sont des soldats redoutables et, comme dit leur chanson:

Les turcos sont de bons enfants,
Mais il ne faut pas qu'on les gêne,
Sans cela, la chose est certaine,
Les turcos deviennent méchants.

Eh bien! ces vaillants héros de l'Afrique, en dehors des combats, ont beaucoup de sensibilité. Ce sont de grands enfants, pleins de reconnaissance pour ceux qui les soignent et dont le cœur s'émeut facilement pour ceux qui souffrent.

Le turco Mourad avait été blessé et transporté dans une ambulance, à peu de distance des tranchées. Là, il remarqua que son voisin de lit est un prisonnier allemand, atteint de graves blessures.

"Moi pas vouloir coucher près du Boche, s'écria-t-il, moi tuer lui, si reste ici."

—Mais les Français ne tuent jamais les prisonniers, répond l'infirmier, ils respectent les blessés; tu ne voudrais pas agir comme un barbare.

Le turco s'entête, il se fâche, il crie, il jure.

"Moi pas vouloir Boche près de moi, moi tuer lui, la nuit!"

L'infirmier réussit enfin à calmer l'Africain et lui fait promettre de laisser le prisonnier tranquille.

Pendant la nuit, elle est tout de même inquiète, elle entre doucement dans la salle, pour savoir comment se comporte le turco. Jugez de sa frayeur quand elle voit celui-ci penché sur l'Allemand dont il serrait la tête dans ses mains. Elle va crier au secours, elle s'élança vers le turco, mais elle est stupéfaite quand elle aperçoit celui-ci soulevant la tête du blessé et lui versant à boire avec sa gourde.

"Li avoir soif et demander à boire, dit-il."

—C'est très bien, tu agis en bon Français, répond l'infirmier.

—Li Boche a dit à moi li avoir six petits Boches, là-bas, dans son pays; turco pas vouloir faire chagrin à petits enfants."

N'est-ce pas héroïque, ce mélange du courage le plus intrépide et de l'humanité la plus noble?

IX.—LE PETIT TIRAILLEUR

Parmi les héros africains qui se sont signalés par leurs glorieux exploits, il faut citer un enfant de 14 ans, le jeune Omar-ben-Houssein.

C'est un petit Marocain qui fut pris, en 1911, par nos troupes. Il avait alors dix ans; il fut adopté par les spahis et combattit avec eux, au Maroc, puis le colonel Simon, du 3^e tirailleurs, le prit à son service jusqu'à la guerre contre l'Allemagne.

Lorsque le colonel partit pour le front, il laissa Omar dans sa famille, mais l'enfant voulait aller au feu, il regrettait ses camarades les tirailleurs.

"Je veux aller combattre," répétait-il sans cesse.

Mme Simon, femme du colonel, confia alors le jeune Marocain au capitaine Olivier qui partait pour le front. Dès lors, Omar ne cessa de se distinguer par son courage et son intrépidité. A Tracy-le-Mont, la bataille faisait rage, les obus pleuvaient de tous côtés; le colonel demanda des hommes de bonne volonté pour être agents de liaison; c'est une mission se présentant plus dangereuse. Omar se présente le premier.

"Moi aller volontiers, malgré les obus, dit-il, moi pas peur."

Il accomplit plusieurs missions avec une audace et un sang-froid merveilleux. Le colonel du 2^e tirailleurs le félicita hautement et dit:

"C'est un futur poilu, il mérite d'être tirailleur de 1^{re} classe."

Il partit en Belgique avec son protecteur, le capitaine Olivier, mais celui-ci fut tué dans une rencontre. Pendant plusieurs jours les infirmiers cherchèrent en vain le corps du vaillant capitaine, ils furent obligés de s'éloigner pour accomplir d'autres devoirs. Omar ne se découragea pas.

"Moi pas partir tant que pas trouvé, mon capitaine," dit-il.

Il continue ses recherches sur le champ de bataille et trouve enfin le corps de son chef.

Après avoir assisté à ses obsèques, il est recueilli par le 9^e tirailleurs et continue à servir glorieusement dans les rangs de notre armée.

Une anecdote curieuse montre le

courage et le sang-froid de ce brave petit Africain.

C'était tout au début de la guerre, le 4 août, les officiers du 3^e tirailleurs, en garnison à Bône, se préparaient à partir pour Alger avec leur régiment. Le train devait les emmener à 5 heures du matin. Omar, attaché au colonel Simon, s'était levé dès l'aube et se réjouissait d'aller combattre les ennemis de la France. Il ne tenait plus en place et courait d'un officier à l'autre pour exprimer sa joie.

Comme le régiment était rentré l'avant-veille de campagne, les officiers n'avaient pu encore renouveler leurs provisions et on envoya l'enfant dans une brasserie voisine chercher du café chaud pour le colonel.

Il était à peine sorti depuis deux minutes qu'un fracas épouvantable secoua toute la ville; tout le monde se précipita dehors, croyant qu'un fort venait de sauter. Non! C'étaient deux croiseurs allemands, le Gœben et le Breslau, qui bombardaient la ville. Les coups succédaient aux coups et les obus éclataient dans les rues.

En ce moment, Omar rentra, fort calme et tranquille, portant le plateau sur lequel était la cafetière, un peu de liquide avait été répandu sur le plateau.

"Tu as versé du café, tu as eu peur du canon, lui dit-on, en riant."

—Moi pas peur, répondit l'enfant, mais les coups ont fait verser mon café, bœuf (par force)."

Il ne dit pas qu'il venait d'échapper à un terrible danger et que, si son café n'avait pas été entièrement répandu, c'était grâce à son sang-froid merveilleux.

En effet, comme il sortait de la brasserie, portant son plateau, le premier obus éclata à un mètre du petit Marocain, il fut enveloppé de fumée et les éclats d'obus volèrent autour de lui.

"C'est un miracle qu'il n'ait pas été tué!" disait une personne qui avait vu cette scène terrible.

"Moi pas peur dit tout, mais le café a été un peu renversé, bœuf, et le plateau sali."

Certes, comme le disait le colonel, un tel enfant ne pouvait manquer de faire plus tard un rude poilu. Prenez exemple sur lui, chers petits lecteurs, soyez braves en toute circonstance, préparez-vous à être plus tard des hommes à l'âme forte et bien trempée.

X.—DEUX VAILLANTS SENEGALAIS

L'aube commençait à blanchir l'horizon du côté de la mer. Dans la plaine humide, non loin de l'Yser, les troupes françaises attendaient l'ordre de s'élaner en avant.

Les tranchées ennemies étaient peu éloignées, mais des réseaux de fils de fer barbelés allaient arrêter la marche des soldats et gêner cet élan irrésistible qui assure la victoire.

Un capitaine de tirailleurs sénégalais, Mahmoud, se présenta devant le commandant du bataillon.

"Ji vais couper les fils, mon commandant."

—Bon! fais attention, les Boches veillent tout près d'ici.

—Moi pas par d'ici, y a bon.

—Va et tâche d'en couper le plus possible."

Mahmoud prend avec lui deux camarades sénégalais, munis de cisailles; ils sortent tranchées à plat ventre et se glissent, comme des serpents, sur le sol boueux. Il y avait plusieurs lignes de réseaux qui s'étendaient parallèlement jusqu'à 5 mètres des tranchées ennemies.

Les trois tirailleurs coupent avec hâte les fils qui s'opposent à leur marche. Ils avancent de réseau en réseau, mais tout à coup le canon tonne; c'est l'artillerie qui prépare l'attaque; les obus tombent dru de tous côtés et les balles sifflent dans l'air. Les Sénégalais vont toujours de l'avant, rasant le sol, ils cisailent avec rage. Tout à coup l'un d'eux, nommé Hadji, jette un cri et reste étendu sur le terrain; il a été tué raide par une balle qui l'a frappé au front.

"Pauvre camarade, dit le capitaine Mahmoud, li tirailleurs venger-ta mort, ji ti dis ça!"

Il continue avec Ahmed, le second tirailleur, à couper des rangées de fils. Ils ne sont pas qu'à quelques mètres de la tranchée allemande et le dernier réseau est là, devant eux. Mahmoud tend la main pour le coup, mais une balle le frappe au bras, tandis que son compagnon roule sur le sol, atteint d'un éclat d'obus à la cuisse.

Les Sénégalais ont la vie dure; malgré leurs blessures, ils arrivent à détruire le dernier fil, mais les Allemands ont aperçu les deux Africains, ils s'élançant pour les faire prisonniers.

"Rendez-vous!" crie un Boche.

—Ti ris! répond Mahmoud, li tirailleurs pas se rendre!"

Et tous deux, étendus à terre, se mettent à tirer sur les Allemands qui reculent, stupéfaits. Un officier tombe, plusieurs soldats sont tués, d'autres sortent des tranchées et tiennent sur les deux Sénégalais. Ahmed est encore blessé d'une balle à la tête, Mahmoud est atteint d'une nouvelle blessure à l'épaule; ils vont être cernés et sans doute égorgés, quand soudain les Allemands reculent et disparaissent dans les tranchées.

BIJOUX COMME CEUX DU PHARAON AU CAIRE



Il y a dans le Musée au Caire, en Egypte, des bijoux semblables à ceux que l'on vient de trouver à Luxor, avec le trésor du Roi Toutankhamon. Ici est une photographie des ornements en or de la Reine Ahhotep, qui régna dans le 17^{me} siècle avant l'ère du Christianisme. Le Professeur James Henry Breasted, à droite, est une autorité au sujet des antiquités. Il fut un de ceux admis au tombeau de Toutankhamon, et c'est lui-même qui fut chargé de faire les impressions des sceaux dans l'intérieur du sarcophage.

"Courage! Courage!" crient des voix amies.

Ce sont les Français, fantassins et tirailleurs, qui arrivent au secours de leurs camarades. Ils les entourent, les relèvent, et, pendant que quelques-uns les transportent à l'arrière, les autres se précipitent sur les Allemands et pénètrent dans les tranchées; les ennemis s'enfuient en désordre ou lèvent les mains en l'air: nos troupes, et ses deux camarades, restent maîtresses du terrain.

Transportés dans l'ambulance la plus proche, les deux vaillants tirailleurs ont été guéris de leurs blessures et la médaille militaire a récompensé leur brillant exploit.

XI.—UN BEAU CADEAU

"Il y a là-bas des mitrailleuses qui nous gênent énormément, avait dit le capitaine d'une compagnie de tirailleurs."

—Elles sont si bien dissimulées, répondit un lieutenant, qu'il a été impossible jusqu'ici de les repérer."

—Il faut pourtant nous en débarrasser."

Le tirailleur Tayeb avait entendu ces paroles.

"Ji vais prendre li mitrailleuses, se dit-il, et ma capitaine être content."

Il se munit de quelques bombes et se glissa hors des tranchées; il réussit à atteindre un petit bois de sapin d'où les attaques allemandes étaient parties à Algerien reprises.

Tout à coup, l'Algérien aperçut une sentinelle qui se promenait de long en large sur la lisière du bois.

"Li mitrailleuses pas être loin, pensa-t-il, mais ji vais d'abord tuer li Boche avec ma baïonnette."

Il avance lentement, en se cachant derrière les taillis; on dirait un tigre qui guette sa proie dans une forêt de l'Inde. Il profite d'un moment où l'Allemand lui tourne le dos, il saute sur lui et le transperce d'un coup terrible: la sentinelle tombe sans pousser un cri.

Tayeb continue son chemin et bientôt il découvre quatre mitrailleuses, placées sur une petite plate-forme que cachent une voûte d'arbres et une barrière de feuillage. Il examine les environs, il écoute, aucun Allemand ne paraît, aucun bruit ne se fait entendre. Il s'approche, place ses bombes et fait sauter deux mitrailleuses.

"Y en a bon!" dit-il, ma capitaine être content!"

Il allait continuer son travail, mais tout à coup il se voit entouré d'ennemis qui semblent sortir de terre. Le brave tirailleur n'avait pas aperçu les tranchées situées à quelques mètres de là, derrière un remblai élevé. Il veut résister, mais il faiblit contre cent ennemis qui l'enveloppent, lui arrachent ses bombes et son fusil et l'entraînent dans la tranchée.

Là, il est poussé dans un coin et placé sous la garde d'un soldat qui veille, baïonnette au canon.

Le pauvre Tayeb ne pensait pas au danger qui pouvait le menacer, son seul chagrin était de n'avoir pu détruire toutes les mitrailleuses et retourner annoncer la bonne nouvelle à son capitaine. Il ne songea plus alors qu'à s'échapper, si une occasion favorable se présentait. Pendant le jour, il n'y faisait pas songer, les Boches remplissant la tranchée et le tirailleur n'eût pu faire un mouvement sans être aussitôt vu par la sentinelle qui ne cessait de le surveiller.

Lorsque vint la nuit, une partie des Boches sortit des tranchées pour aller dans une tente; l'attaqué, les autres, qui venaient de rentrer d'une longue expédition, s'étaient endormis profondément dans leurs abris garnis de paille. La sentinelle, elle-même, s'était relâchée de sa surveillance et semblait sommeiller, appuyée sur son fusil. La nuit était sombre et il était difficile de distinguer une personne à deux pas.

A suivre

VIVRE SA VIE

C'était bien lui, mon ami D... que je voyais là, assis sur ce banc, près de moi. Je ne l'avais repéré qu'au son de sa voix et après une longue attention, tant il était vraiment méconnaissable, portant maintenant toute sa barbe et des lunettes aux verres foncés qui cachaient son regard. Depuis les premiers mois de la guerre, où il avait été porté disparu, il semblait vieillir de vingt ans. Son visage exprima une vive contrariété et une sorte de stupeur, quand il m'entendit prononcer son nom. Tout en sa personne révélait une profonde tristesse.

—Oui, c'est moi, m'avoua-t-il enfin, mais ne faites savoir à personne que vous m'avez rencontré. Il est trop tard, maintenant, et nul ne croirait, si je déclarais mon identité. Je passerais pour un fou... Vous m'histoire. Vous en tirez vous-même l'enseignement qu'elle comporte.

Vous n'ignorez pas ce que je fus, pendant ma première existence; jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, j'eus beaucoup de chance. Tous les hasards, toutes les circonstances favorisèrent mon heureuse médiocrité. Car j'étais un médiocre, mais un médiocre elle-même, en effet, comporte des degrés. Il faut vous dire qu'un excellent mémoire, une parole facile, une absence complète de caractère, un physique agréable aidèrent beaucoup à mon extraordinaire fortune. Grâce à ma mémoire, je passai de brillants examens jusqu'à l'agrégation; grâce à ma facilité d'élocution, je persuadais aisément aux sots que j'étais un homme de grand mérite, et j'en étais moi-même convaincu; grâce à mon absence de caractère, je plus à tout le monde et j'eus autant d'amis que de connaissances; grâce enfin et surtout à mon beau physique et parce qu'aussi je n'avais rien en moi qui dépassât leur intelligence, je devins la coqueluche de quelques grandes dames qui usèrent en ma faveur toute leur influence. Ajoutez à cela une amplexion de tonne et rusée, de la souplesse, le don de l'intrigue, du toupet... Mais je me vante: à vrai dire, j'étais habile sans le savoir, sans le vouloir, comme on respire. La véritable habileté est celle qui s'ignore. Ainsi, par la seule force d'une médiocrité confiante en elle-même, et qui n'offensait personne je parvins à tout. A vingt-six ans, j'étais agrégé; à trente, décoré. Un livre de compilations que je publiai eut un grand retentissement; j'acquis la réputation d'un savant et j'Amérique m'offrit cent mille francs pour une série de conférences. J'atteignis ainsi l'âge mûr, chargé de titres, de décorations, d'honneurs, et il n'était pas jusqu'à mon nom plébeien qui ne me servît; j'étais le fils de mes œuvres.

Mais, que se passa-t-il en moi? C'est un phénomène qui peut paraître inexplicable. Deux ou trois événements qui survinrent coup sur coup dans mon existence: la perte d'un enfant, une fièvre cérébrale, une liaison malheureuse qui, à la longue finissait par me peser comme une chaîne insupportable; tout cela troubla brusquement ma sérénité, modifia ma conception générale des choses, mes habitudes de sentir et de raisonner. Ce fut une révolution de tout mon être. Une clarté soudaine se répandit autour de moi. Je vis un autre univers, je devins un autre homme. Pour la première fois, je me pris à penser par moi-même, et toute ma vie passée m'apparut vaine, stérile, mensongère; mon œuvre nulle, ma réputation usurpée, ma gloire un bluff éphémère. Et, en même temps, je me sentis l'esclave de tout ce mensonge, de l'attitude et du rôle qui m'étaient imposés; j'eus le dégoût des honneurs, des flatteries, de tout ce qui me liait au passé. J'aspirai à m'en affranchir, à recommencer l'existence ou plutôt à donner l'essor à l'être nouveau, original qui venait de se réveiller en moi et qui, pendant ces quarante-cinq ans, était resté étouffé, endormi dans les ténèbres de ma conscience... Oh! vivre de ma conscience... Oh! vivre de ma vie, ma vraie vie! soupirais-je. Je n'aspirais plus qu'à cela.

C'est alors que je conçus un projet inouï et d'une témérité dont je reconnus, trop tard, hélas! la folie: celui de disparaître, de me faire passer pour mort dans quelque aventure jointive, puis de repaître sous un autre nom, avec un autre visage, transformé au point que nul ne pût me reconnaître et, libre, délivré de toute entrave, ambitieux de réaliser une œuvre nouvelle.

La guerre favorisait mes desseins. Réformé et chargé d'une mission, je partis. Le navire où je me embarquai fut torpillé par un sous-marin. Dès lors je comptai parmi les disparus. On me crut mort; tous les journaux annoncèrent que j'avais été victime de mon dévouement... Six mois après, je revenais en France pour y vivre ma nouvelle existence d'homme libre désormais.

A dater de ce jour, commençait pour moi une succession d'infortunes, de désastres, telle qu'aucun homme n'en éprouve jamais de pareille. Bientôt furent épuisés les quelques billets de mille que je m'étais réservés, comptant d'ailleurs sur ma valeur personnelle pour pouvoir toujours honorer à ma subsistance... Hélas! j'appris bien vite à mes dépens que la société ne s'intéresse plus à un homme de mon âge qui n'y a pas fait sa situation. Aucun syndicat ne consentait à m'accepter. On me con-

sidera comme un raté et un grotesque: je ne rencontrai partout que le dédain ou l'indifférence.

De déchéance en déchéance, je tombai aux pires expédients du prolétariat intellectuel. Tour à tour courtier, copiste, commissionnaire, ambulancier, je promenai d'aventures, de mécomptes en mécomptes, une existence de paria. Je connus toutes les humiliations, toutes les misères. Plusieurs fois, je faillis mourir de faim, et tel que vous me voyez, j'ai deux condamnations pour vagabondage.

Ces jours derniers enfin, un journal que je ramassai sur le pavé, m'apprit qu'on allait baptiser de mon nom une rue nouvelle de la commune où je suis né. Je ne songe pas à rétablir mon identité, car nul ne me croirait et l'on m'interdirait vraisemblablement en quelque asile d'aliénés. Or, la liberté est le seul bien qui me reste, un bien dont je me trouve, et est vrai, fort embarrassé, étant sans travail, à jeun depuis vingt-quatre heures, et ne sachant où aller coucher... Non, on ne recommence pas sa vie, on ne refait pas sa destinée.

Le vieux vagabond ayant terminé son histoire, je lui offris un secours qu'il accepta sans façon, et je le vis s'éloigner lentement, avec un branle sénile de la tête.—Paul Brulat.

UN COMLOT DES HUMIDES

Washington.—Il y a un "Complot des Humides," découvert ces jours derniers par M. W. H. Anderson qui, sur ce sujet, s'est montré moins avare de détails que sur la provenance et l'emploi des \$24,700 de sa facture à l'Anti-Salon League.

Dans un de ces acides sermons dont il a l'agaçante spécialité, le superintendant de la Ligue sèche a vigoureusement attaqué les riches "humides" acharnés à sa perte. L'enquête du district attorney n'est que la conséquence des ténébreuses machinations des esclaves du "rum," et M. Anderson estime avoir donné toute satisfaction aux autorités judiciaires, "en répondant à toutes les questions qui n'entraînaient pas une violation de confidentialité." Du reste, l'agressif superintendant a énergiquement déclaré qu'il n'avait pas l'intention de se laisser écraser ni intimider.

Tout cela paraît peut-être suffisant, aux yeux des fanatiques hydrophobes, pour justifier l'attitude de M. Anderson et pour redorer le prestige terni de la Ligue dont il est un des ornements caractéristiques. Mais le public ne se laissera pas non plus "bluffer"; qu'il le prenne d'aussi haut qu'il voudra, M. Anderson n'en reste pas moins exposé au soupçon le plus grave, tant qu'il refuse de répondre aux questions de M. Pecora, assistant attorney de district. En faisant intervenir son avocat-conseil pour invoquer la prescription et empêcher de coûteuses chicanes juridiques, M. Anderson n'a obtenu d'autre résultat que de confirmer l'opinion publique dans ses suspensions premières. De deux façons également simples, le superintendant pourrait déjouer le "complot des humides"; qu'il dise comment il a dépensé les \$24,700, ou qu'il dise comment il a acquis cette somme. M. Pecora, en effet, lui a fait observer que, pour avancer cet argent à la Ligue, il fallait bien que M. Anderson l'eût en sa possession. Comment a-t-il gagné et économisé \$24,700? En spéculations sur des immeubles, répond-il. Très bien! mais où étaient ces immeubles? Quand a-t-il acheté et vendu? Avec qui a-t-il conclu ses transactions? M. Anderson ne peut fournir la-dessus aucun renseignement précis et contrôlable.

La seule femme qui peut être heureuse avec un mari est celle qui peut l'être sans un mari.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame du Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne santé—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait jadis Stamford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle réussit de reprendre ses travaux de famille et que cela lui causa beaucoup de mal.

"J'ai commencé par me sentir affaiblie et me sentais point moi-même," volla comment Mme Vanhook décrit ses malaises. "Pendant six semaines j'étais nerveuse et sans vigueur; j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail."

"Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux, et qu'il me fallait un tonique pour rétablir mes forces."

"Il recommanda Cardui. Dans peu de temps de m'aperçus d'une amélioration dans mon condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé."

Cette dame du Kentucky ajoute qu'elle ne manque jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et aux convalescentes.

Des milliers de femmes font des louanges du Cardui à leurs amies. C'est un usage en vigueur pendant quarante ans dans le traitement des nombreux malaises affectant les femmes.

Votre pharmacien vend le Cardui.

LA BUCHE

Thomas Birogne est un personnage singulier. Parce qu'il possède à la main, des filets, qu'il court à la mer et vend du poisson, on le croit pêcheur. Mais quelque jour vous le verrez monter un mur, brasser la chaux, plaquer la tuelle. Un autre fois il s'en prendra à la terre, plantant, binant, sarcelant, et si vous l'interrogez, vous trouverez un bon conseiller pour le choix des semences ou la destruction des parasites. Attendez la vendange et c'est lui qui rabattre ses baguettes, maniant la tige et le chien comme un vrai tonnelier.

Ce diable d'homme connaît tous les métiers. Avec cela, il braconne, tend des collets, rafle les épaves. Il ne sait ni lire, ni écrire et agit moins par intelligence que par instinct. C'est, à proprement parler, un animal industriel. Sur terre et sur mer, d'ailleurs, il lutte par la ruse et le flair avec les bêtes. Il les appelle, les imite, nage, rampe et les étend d'un coup de feu au milieu de ses feintes. Il a un œil d'aigle, des muscles d'acier et la fatigue n'a jamais touché son corps. Pourtant, il est gros comme trois liards de fermes, selon l'expression des bonnes femmes, et un sac de filets le couvre tout entier.

Il a construit lui-même sa maison, morceau par morceau, à mesure de ses gains: une chambre d'abord, puis une autre, puis une troisième, enfin une remise qui lui sert de grange et de cellier. Il a creusé son puits, et c'est un de ses exploits! Sa vie, d'ailleurs, en est pleine et il ne se fait pas prier pour les conter. Il a l'imagination un peu chaude, comme tous les grands conquérants. Sachez, pour ce qui est du puits, qu'il est si large, aux dires de Thomas Birogne, qu'une charrette à bœufs toudrait dans le fond."

Maintenant, si tranche un peu du propriétaire, et il a disposé devant sa porte une plate-bande de capucines "pour faire plaisir à la bourgeoisie."

Sa terre est nette et bien ordonnée à l'entour. Pres du puits, il y a les cordes pour faire sécher le linge et le chaudière à lessive, le ventre en l'air. Le clapier est adossé au mur de la femise à côté d'un gros tas de buches qui commencent à noircir.

Thomas Birogne les a ramenées lui-même du bois des Groilles sur sa broquette, par petits paquets. C'est la réserve pour l'hiver prochain et il y tient, car c'est la première fois qu'il met de l'argent dans le bois à brûler. Auparavant, il rapinait de-ci, de-là, quelques branches, des sarments, des souches. Maintenant il a son bois à sa porte, comme Bedane, l'adjoint, qui est un richard.

Quand il revient de la pêche, Thomas Birogne a coutume d'étendre sur les buches ses vêtements trempés. C'est un geste machinal qu'il accomplit après avoir rangé le poisson au frais dans la remise. Il ne regarde pas même le tas de bois. Il jette dessus à la volée la loque mouillée. Mais il a l'œil, Thomas Birogne, et le premier jour où manqua sur le faite une grosse tête de chêne, il s'en aperçut.

Thomas Birogne n'est point bavard sur ses affaires, surtout quand elles ne vont pas. Il s'assura seulement que sa femme n'avait pas brûlé de buches, puis ne dit rien. Mais toute la soirée il fouina par le village et dans la campagne sans, d'ailleurs, relever de piste, ni fixer un soupçon.

Trois nuits de suite il fit le guet. Mais la quatrième comme il était en mer à lever ses filets, une seconde buche disparut. Birogne marmonna: —L'est trop malin! faut que j'le pince!"

Puis, tout de suite, il pensa à préconnaître, sans son ni maille, qui n'en était pas à un vol près. Cinq minutes

plus tard il entra chez le bonhomme.

Le vieux accroupi près de son foyer, surveillait du café qui chauffait aux brasseilles d'un quartier de chène. Thomas Birogne le salua, s'approcha, renifla et dit, regardant le feu:

—Matin! j' pense que l'boë t' coûte point cher!"

Le vieux cligna de l'œil, remplit un bol et répondit:

—Veux-tu cuire tasse? L'est hë bon!"

C'est pas d' refus, fit Birogne. Car il pensait: en voilà toujours avant de pris. Je sais maintenant avec quoi tu te chauffes, mon bonhomme!

René chez lui, Thomas Birogne choisit une belle buche, saine, bien de fil, et l'emporta dans sa remise en faisant le mystérieux. La porte close, il prit une tarière, forna au milieu du bois un gousset de la longueur du doigt et, atteignant une bouteille à demi-pleine de poudre qui servait à miner son puits, il remplit le trou aux trois quarts. Par dessus il enfoua un tampon à coups de marteau, maquilla son travail et remit négligemment sur le tas la buche chargée.

Huit jours passèrent; deux buches partirent, mais la bonne demeura. Thomas commençait à allonger le nez quand un matin il constata sa disparition. De joie il ne put s'empêcher de se frotter les mains et tout le jour il resta à rôder autour de la maison, bricolant, travaillant, écoutant, si peu en train au travail que sa femme l'apostropha:

—Tas ben l'air feignant aujourd'hui! mon Thomas!"

—Attends un peu, répondit-il, mon travail fra hen du bruit tout à l'heure..."

Le crépuscule vint, doux et velouté. Thomas Birogne se mit à arroser ses haricots qui souffraient, mais il tira son eau avec précaution, l'oreille au guet, pour ne pas perdre un battement du silence.

Tout à coup l'explosion retentit, profonde, sourde. Thomas Birogne lâcha l'arrosoir et partit d'un trait au galop. H arriva le premier à la porte de Lielière d'où la fumée sortait en flocons. Un trou dans la toiture fumait aussi. Les gens se tenaient à l'écart en poussant des cris. Seul Birogne s'avavançait gouaillard.

—Hé Lielière! Hé Lielière! cria-t-il.

Le bonhomme sortit, toussant, s'esuyant les yeux. Par miracle il n'avait rien, qu'une grosse colère de dupe; et quand il vit Birogne il se déchaîna: